





# FORAINE



*PAUL FOURNEL*

# FORAINE

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 2-02-021699-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chacun pour soi est reparti  
Rezvani





*Pour les enfants,  
les neveux, les cousins.*



*Il y eut un jour*



D'abord, la fête est longue. Elle étire ses couleurs sur la route de la plaine en un long serpent de camions, de caravanes et de remorques. Les automobilistes qui surplacent derrière klaxonnent pour demander à passer, puis klaxonnent en musique parce qu'ils ont reconnu la fête.

On est au début de l'été et, sans la fête, les vacances ne commenceraient jamais.

Ensuite, la fête va devenir ronde pour épouser la forme du village. Encore quelques kilomètres, encore une longue côte, et elle s'arrondira autour de la place et concentrera ses couleurs. Et pour trois jours elle sera la fête.

Pour l'heure, le village est engourdi comme il l'est pendant les trois cent soixante-deux autres jours de l'année. Il faut dire que c'est un vieux village dont les espérances sont de survie, dont les contours sont médiévaux. Il est habité par des vieux

qui attendent en silence. La poussière se pose sur leurs cils sans que jamais leurs paupières ne bougent. Il est habité par des veuves furtives et par des jeunes que la ville ne veut pas.

C'est un village de rituels et de silences où les citadins viennent le samedi, le dimanche et aux vacances, respirer l'air de la campagne et l'air d'autrefois qui font du bien aux enfants. Dans les jours de semaine, chacun a ses itinéraires, maison-boulangier-boucher-fromager, et chaque pas sur le côté fait jaser. Chacun est libre de faire ce qu'il a le droit de faire, personne ne surveille mais tout le monde voit tout.

Dans ce monde circulaire, la fête est violente.

Les garçons du château sentent toujours la vibration les premiers. Un vent secret leur frise la peau qui est le signal du début de la fête. Ils sont à flâner sur la place dans leurs grands gestes inutiles, à shooter dans une balle en mousse mitée, et ils flairent les camions à sept kilomètres de là. Le moindre souffle d'air chante dans leurs têtes vides et ils savent avant l'heure que les camions sont en train de prendre le grand virage, tout contre le muret, et que les camions disent fête. Et les garçons répètent fête dans leurs gestes légers, dans leurs mouvements de ressorts et dans le souple de leurs trop longs bras. Leur bêtise prend sa grâce et ils dansent déjà le bonheur de la fête. Ils poussent de petits cris, ils raclent

le fond de leur gorge. Ceux qui portent la tête inclinée l'inclinent davantage, ceux qui tiennent trop haut l'épaule la soulèvent encore, ceux qui bavent de leurs grosses lèvres crachent tout leur bonheur. Le jour est arrivé qu'ils attendent depuis des semaines et ils se bousculent contre le parapet d'où, dans une dizaine de minutes, ils apercevront pour la première fois le toit des manèges. Ils se serrent les uns contre les autres, se tapent sur la tête, se bourrent de coups, se crient la fête dans les oreilles.

Ils s'élancent et se jettent poitrine contre poitrine pour se voler le souffle. Celui qui saigne du nez se met à rire rouge. Il imite le bruit des camions et constelle de taches le visage et les vêtements de ses camarades.

C'est la danse rouge de la fête, celle qui prévient les villageois que les forains vont attaquer la montée.

Au volant du premier camion, Marcel Kébir jubile. Il aime l'épingle à cheveux à droite qui commande la montée. Il la brasse d'un grand tour de volant avec un plaisir annuel. Il ouvre large le virage et va chercher la corde en plongeant tout le buste en avant. Dès que le camion a le museau vers le fossé, il redresse le torse pour attraper la

seconde courte à l'aide d'un double débrayage. Ensuite, il enfonce le pied droit pour de bon. La remorque qui contient son stand de tir tortille un peu des fesses à l'arrière et finit par revenir sagement dans l'axe. Il sait, depuis vingt ans qu'il fait cette fête, que s'il sort à fond du premier virage il n'aura aucune peine à enrouler la montée. Il pense aux frères Bandelmas, qui, eux, devront faire au moins deux marches arrière avec les semi-remorques de la chenille et des autos tamponneuses pour pouvoir passer l'épingle.

Marcel Kébir est content de son beau virage, comme il est content de se retrouver sur une fête pour le week-end, comme il est content que son vieux copain, Théo Barba, monte sa boutique à gaufres, comme il est content de découvrir le nouvel entresort de Marsou le Preste. Ce n'est pas tous les ans que la fête inaugure une nouvelle attraction, surtout une attraction à la mode d'autrefois. Il est deux fois content de tout, content de son nouveau klaxon, content de son pneu neuf, content de sa nouvelle carabine Winchester, content de son Stetson neuf qui occupe le siège à côté du sien.

La vie est douce, il est enfin délivré des femmes.

Il a largué son épouse et sa fille dans les plus grands tourments et il a décidé de vivre pour toujours seul, comme il est né et comme il essaiera de mourir. En véritable cow-boy.



Il se hâte de grimper pour se garer premier sur le terre-plein.

Quelques curieux sont déjà là qui le saluent d'un coup de casquette.

Il ne s'attarde pas et sort aussitôt sa moto de la remorque afin de dévaler la côte en sens inverse pour prendre le volant de la camionnette qui tracte le petit camping de sa mère. Elle ne veut plus affronter seule la côte depuis qu'elle a accroché le toit de la caravane dans une branche basse. Elle dit qu'elle n'y voit plus guère et qu'elle ne peut conduire que dans les lignes droites en suivant bien les camions de devant. Il la soupçonne d'avoir envie d'être vieille mais il lui donne la main parce qu'elle est sa mère et la sagesse de la fête.

Comme il n'y a pas d'appuie-tête dans la camionnette, il pourra porter son chapeau. Il dévale la pente sur sa moto en le tenant de la main gauche. Yahou !

Lorsqu'on roule à la queue leu leu, on est le plus souvent seul, avec l'arrière de la remorque qui vous précède pour tout horizon. Ce que Janine Bandelmas aime, quand elle arrive dans la montagne, ce sont les virages en épingle qui permettent enfin de voir ce qui se passe dans les autres camions.

En général, il ne s'y passe rien de spécial, mais cela fait toujours un petit spectacle à se mettre sous l'œil. La conduite l'ennuie.

Elle est furieuse de devoir conduire le semi-remorque pendant que son mari, le puissant Jean Bandelmas de la tribu des Bandelmas, se pavane dans sa voiture. Il a doublé tout le monde en klaxonnant comme s'il était vraiment pressé.

Janine repousse du coude la tête de son fiston, qui s'est endormi et qui s'écroule contre elle dans les virages. Elle jette un coup d'œil noir sur le côté et tire une énorme langue à sa belle-sœur, Odette Kébir-Bandelmas, qu'elle aperçoit dans le virage au-dessous. Ceci la soulage. Elle puise une partie de ses forces dans la détestation d'Odette, qui puise les siennes dans le bonheur inverse. Elles ont épousé les jumeaux Bandelmas et se sont toujours cordialement détestées. D'ordinaire, elles s'arrangent pour ne pas être sur les mêmes fêtes, mais il y en a certaines qui sont de tradition dans la famille Bandelmas, celles où se traitent des affaires qui ne sont pas toujours liées à la fête mais qui sont les affaires. Janine s'inspecte dans le rétroviseur et décide qu'elle doit se faire un shampoing colorant pour ses racines. Il la veut blonde, elle sera blonde. En attendant, elle se prépare à la manœuvre pour passer l'épingle, et reculer avec un semi-remorque attelé est la chose qu'elle déteste le plus au monde.

Jean Bandelmas se tient debout au milieu de la place, la chemise ouverte, les bras écartés. Avec des grands gestes de chef d'orchestre, il fait tourner les camions autour de lui et veille à ce que chacun trouve son emplacement. La chenille de son jumeau Jacques, le tir de Marcel Kébir, les gaufres de Théo Barba, le nouvel entresort de Marsou le Preste, le manège de Basile, la loterie, la pêche miraculeuse. Tournez, manœuvrez, décrochez les remorques, allez garer les camions, dégagez par-derrière, montez les caravanes sur le terre-plein.

Dernier à se mettre en place, le semi de ses propres autos tamponneuses.

Les garçons du château forment une grappe serrée, toute mouvante, lorsque le camion manœuvre. Ils avancent et reculent selon le mouvement, partagés entre l'envie de se ruer et le respect qu'ils doivent à M. Bandelmas, qui est un homme bon et juste, mais grondeur.

Le sang a caillé sous le nez du blessé, et les taches rouges ont bruni sur le visage et les vêtements des autres.

M. Bandelmas les écarte d'un grand coup de bras, ils partent en courant et en criant dans tous les sens pour revenir en grappe quelques secondes plus

tard, comme une volée de pigeons. Ils rêvent d'être embauchés tous ensemble pour le montage.

Jacques Bandelmas, le cadet des jumeaux Bandelmas, s'est mis aussitôt au travail dans le coin réservé à sa chenille. Il regarde ses gars qui déchargent la première remorque et tourne autour d'eux pour les pousser aux fesses. Il n'est pas bon à prendre avec des pincettes. Son manège ne marche plus aussi bien qu'autrefois et il faudrait que cette fête soit un miracle pour lui permettre de payer sa nouvelle caravane, la dernière folie d'Odette. Chez les Bandelmas, on ne croit pas aux miracles. Il lui reste donc à faire semblant de travailler et à trouver de l'argent par des chemins moins glorieux.

Il voudrait être jeune à nouveau, s'en foutre, courir les filles, faire tourner le manège de son père, il voudrait bien ne pas refaire la bêtise de choisir la chenille et de laisser les autos tamponneuses à son frère, il voudrait une nouvelle vie avec un manège plein de monde, bourré de filles qui hurlent et de garçons qui les pelotent, un bon vieux manège comme autrefois.

Ses gars travaillent en silence, sans lever le nez ni perdre une minute. Ils l'ont tant de fois montée, cette chenille, qu'ils le feraient dans la nuit noire.

## Du même auteur

L'Équilatère

*roman*

*Gallimard, 1972*

L'Histoire véritable de Guignol

*Fédérop-Slatkine, 1975*

Les petites filles respirent le même air que nous

*nouvelles*

*Gallimard, 1978*

Les Aventures très douces de Timothée le rêveur

*Hachette, 1982*

Les Grosses Rêveuses

*nouvelles*

*Éd. du Seuil, 1982*

*et coll. « Points Roman » n° R463*

Un rocker de trop

*roman*

*Balland, 1983*

Les Athlètes dans leur tête

*nouvelles*

*Bourse Goncourt de la nouvelle, 1989*

*Ramsay, 1988*

*et Éd. du Seuil, coll. « Points Roman » n° R636*

Un homme regarde une femme

*roman*

*Éd. du Seuil, 1994*

*et coll. « Points » n° P125*

Le jour que je suis grand  
*Gallimard, coll. « Haute enfance », 1995*

Guignol. Les Mourguet  
*Ed. du Seuil, 1995*

Pac de Cro, détective  
*nouvelles*  
*Éd. du Seuil, coll. « Point-Virgule », 1997*

Toi qui connais du monde  
*poèmes*  
*Mercurie de France, 1997*

Alphabet gourmand  
(avec Harry Mathews et Boris Tissot )  
*Seuil Jeunesse, 1998*